

Article original

## Histoire d'une localité coloniale tiembara : Diawala ou la cité héritière de Sordi (1893– 1899)

*M'BRAH Kouakou Désiré*

Maître Assistant, Enseignant Chercheur en Histoire  
Université Alassane Ouattara (Bouaké-Côte d'Ivoire), BP 09 BP 510 Abidjan 09  
Tel : +225 07 32 66 37/ 01 00 65 94

**Email correspondant :** [desirembrah@uao.edu.ci](mailto:desirembrah@uao.edu.ci)

Article soumis le 15/07/2019 et accepté le 31/08/2019

**Résumé :** L'histoire de la genèse de Diawala est étroitement liée à celle de la forteresse de Sordi. Village senufo tiembara, Diawala naît de la dispersion des différents peuples qui étaient réfugiés à l'intérieur des murailles de Sordi. Son fondateur Fan Youh Yéo est un descendant de la chefferie de Niéllé. La population de Diawala s'accroît après l'accueil d'exilés fuyant le royaume du Kéné Dougou détruit par une colonne française en 1898. Ces réfugiés sont les descendants d'un chef guerrier de Niéllé, Wayiribé Yéo. Réunies à Diawala, les familles Fan Youh et Wayiribé organisent leur nouveau territoire avant l'intrusion française dans la région.

**Mots-Clés :** Diawala-Sordi-Niéllé-Sikasso-migrations-peuplement-FanhYouh-Wayiribé-Français.

**Abstract:** The story of the genesis of Diawala is closely linked to that of the fortress of Sordi. Senufo tiembara village, Diawala arises from the dispersion of the different peoples who were refugees inside the walls of Sordi. Its founder Fan Youh Yeo is a descendant of the chieftaincy of Niéllé. The population of Diawala increases after the reception of exiles fleeing the kingdom of Kéné Dougou destroyed by a French column in 1898. These refugees are the descendants of a warlike leader of Niéllé, Wayiribé Yéo. Gathered in Diawala, Fan Youh and Wayiribé families organize their new territory before the French intrusion into the region.

**Keywords :** Diawala-Sordi-Niéllé-Sikasso-migration-settlement-FanhYouh-Wayiribé-French.

## Introduction

L'histoire des origines des quatre (4) aires culturelles (Akan, Krou, Mandé et Gour) de la Côte d'Ivoire est connue grâce aux recherches réalisées par les historiens chevronnés comme Henriette Dagri Diabaté (1987), Ouattara Tiona Ferdinand (1991), Jean Noël Loucou (1984), Allou Kouamé René (2002), Simon Pierre Ekanza (2006) <sup>1</sup>, etc. Cependant, l'histoire du peuplement des différentes localités ivoiriennes piétine du fait de leur nombre mais surtout du manque d'intérêt des jeunes chercheurs. Cette présente étude vise à contribuer à l'enrichissement de l'histoire du peuplement du nord de la Côte d'Ivoire. À l'intérieur de ce territoire, des habitants procèdent à l'occupation des terres vierges en vue d'étendre leur présence dans la zone. Tel est le cas de la localité de Diawala créée à la suite d'une migration interne. Elle est située précisément dans le département de Ouangolodougou, dans la région du Tchologo. Son espace géographique est délimité au Nord par la sous-préfecture de Niéllé, au Sud par celle de Ouangolodougou, à l'Est par la République du Burkina-Faso et enfin à l'Ouest par le département de M'Bengué. Diawala est habitée majoritairement par des Sénoufo Tiembara<sup>2</sup> qui en sont les fondateurs.

---

<sup>1</sup> DIABATE H. (S/D). (1987). *Mémorial de la Côte d'Ivoire*, tome 1: *Les fondements de la nation ivoirienne*, Abidjan : AML, 290 p. OUATTARA F. T. (1991). *Tradition Orale, initiation et histoire: la société sénoufo et sa conscience du passé*, Paris : Université de Paris, Panthéon Sorbonne, Thèse pour le doctorat d'Etat ès lettres et sciences humaines (histoire), 3 volumes, 979 p. LOUCOU J.N. (1984). *Histoire de la Côte d'Ivoire*, tome 1 : *La formation des peuples*, Abidjan : CEDA, 208 p. ALLOU K.R. (2002). *Histoire des peuples de civilisation Akan des origines à 1874*, Université de Cocody, Thèse pour le Doctorat d'État, 3 tomes, 1515 p. EKANZA S.P. (2006). *Côte d'Ivoire: terre de convergence et d'accueil (XVe-XIXe siècles)*, Abidjan : les Editions du CERAP, 119 p.

<sup>2</sup> Les Sénoufo Tiembara occupent trois zones géographiques en Côte d'Ivoire, à savoir Korhogo, Boundiali et Niéllé. Le nom Tiembara tire son origine du surnom "Tiebaga c'est-à-dire l'envoyé" attribué à Nanguin Soro, le pionnier de la migration des Sénoufo à partir de Kong. Ce nom générique atteste que les Tiembara ou "les hommes du messager" formaient un grand groupe avant de se

Quelles sont les circonstances qui ont milité à l'avènement de cette localité ? Comment Diawala a-t-il été créé et peuplé ? Toutes ces questions s'inscrivent dans une question centrale, à savoir comment est né Diawala à l'aube de la colonisation française dans le nord de la Côte d'Ivoire ? La réponse à cette problématique requiert la mobilisation des sources orales parce que l'histoire des peuples sans écriture est largement une science de terrain. Les sources orales sont les principales pourvoyeuses d'informations dans le milieu tiembara marqué par l'absence d'écriture. La collecte de ces informations a nécessité des enquêtes orales à Diawala et dans des localités voisines, à savoir Niéllé, Lofélé et Sordi. Le choix des traditionnistes de ces différentes agglomérations s'explique par les différents rapports historiques qui les lient.

Au sortir de ces enquêtes, la somme d'informations recueillies a permis d'appréhender les origines, la mise en place et l'organisation de Diawala. L'exploitation des sources orales s'associe intimement à l'exploitation de la bibliographie existante plus ou moins sur le sujet. Cette bibliographie a permis la critique des témoignages recueillis. En cela, la thèse du professeur Yves Person<sup>3</sup>, offre non seulement des informations précieuses mais également permet de combler le déficit majeur de la tradition orale, à savoir la chronologie. Fort de cette méthodologie, le présent travail est axé sur une triple articulation couvrant la période allant de 1893, année jetant les bases de la fondation de Diawala, à 1899 marquée par l'arrivée des exilés de Sikasso. La triple articulation de cette étude se présente comme suit :

- 1-Origine de Diawala,
- 2- La création de Diawala,
- 3- Son nouveau peuplement.

---

scinder en trois à la suite des différentes orientations migratoires empruntées par chacun.

<sup>3</sup> Yves PERSON (1975). *Samori, une révolution dyula*, Dakar : IFAN, tome III, 1275-2377.

## **1. La crise de succession à Sordi : les origines de Diawala (1893-1896)**

Le village de Sordi est créé en 1893 par la chefferie de Niéllé après son retour d'exil de Sinématiali. Niéllé avait été détruite et rasée par le royaume du Kéné Dougou qui n'avait pas apprécié sa sécession au profit d'une crise de succession à Sikasso. Le chef de Niéllé, Nionpéfan Yéo meurt lors de l'exil en pays nafara. Il est succédé par l'un de ses intrépides guerriers Péhé Yéo qui entreprend la construction des murailles de Sordi. À l'intérieur de la forteresse, les Tiembara de Niéllé sont confrontés en 1893 à une grave crise de succession. Dans l'incapacité de désigner un successeur parce qu'atteint de démence, le chef Péhé Yéo assiste impuissamment à une lutte farouche entre ses potentiels héritiers. Le neveu de Nionpéfan, l'albinos Wayiribé Yéo était opposé au guerrier Baraniéné N'Golo, fils d'un Kpin, originaire de Kasséré dans le Pongala, à l'ouest de M'Bengué (Ouattara, 1991, p. 459). La division au sein des murailles était tellement accentuée qu'elle provoqua une série de meurtres.

Mé'èwa, fils de Wayiribé, et Fatoghoma, enfant putatif de Nionpéfan se disputent le commandement des jeunes. Mé'èwa qui avait été confié très jeune à Péhé Yéo, exerçait sur le vieillard malade une influence qui inquiétait Baraniéné N'golo. Alors, son fils Fatoghoma assassina Mé'èwa par trahison. En guise de réaction, l'assassin est tué quelques jours plus tard par Wolo, un serviteur de sa victime (Person, 1975, p. 1612). Un choc violent entre leurs parents paraissait donc inévitable à mesure que déclinait l'autorité de Péhé Yéo que Baraniéné N'golo contrôlait désormais. Ainsi, ce dernier avait par cette position le dessus sur Wayiribé. Cependant, contre toute attente, les deux antagonistes se mirent d'accord pour solliciter l'arbitrage du nouveau fama de Sikasso, Ba Bemba.

Vers fin juin 1893, Ba Bemba fait son entrée à Sordi et tranche en faveur de Wayiribé dont la désignation respectait la succession

matrilinéaire des Tiembara<sup>4</sup>. Mécontents, Baraniéné N'golo et ses partisans se réfugient chez les Niarafolo de Felguessikaha, emportant avec eux le vieux Péhé Yéo moribond. Au cours de son séjour à l'intérieur du "tata" de Sordi, Ba Bemba décide de déporter le nouveau chef Wayiribé à Sikasso parce qu'il l'accuse de complot. Wayiribé et la plupart de ses partisans sont alors déportés dans la capitale du royaume du Kéné Dougou<sup>5</sup>. Désormais Sordi n'a plus de chef et le "tata" est contrôlé dès juillet 1893 par le Kélétigui Dyuigi-Semè (Person, 1975, p. 1563). C'est alors que le "tata" resta sous son autorité jusqu'en octobre 1896. Suite à un compromis établi entre Samory et Ba Bemba<sup>6</sup>, Sordi est rétrocédé aux troupes samoriennes dirigées par Kunadi-Kéléfagha

---

<sup>4</sup> La société sénoufo tiembara, comme de la plupart des Sénoufo de Côte d'Ivoire, est régie par le système matrilinéaire qui repose sur le principe que tout enfant a l'obligatoirement du sang de sa mère dans ses veines. Par contre, rien ne prouve qu'il en a de son père. Par conséquent, la succession à la chefferie s'effectue d'oncle à neveu. Wayiribé étant le neveu du chef Nionpéfan, la succession lui revenait de droit dans la descendance matrilinéaire. Péhé Yéo avait été imposé à la chefferie en violation des règles coutumières parce que la succession de Nionpéfan était intervenue dans une situation de crise militaire. Ce contexte avait favorisé l'accession au pouvoir d'un chef guerrier pour défendre le peuple.

<sup>5</sup> La tradition reste divisée sur les motifs de la déportation du guerrier Wayiribé Yéo et de sa famille à Sikasso. Deux thèses sont avancées pour expliquer leur déportation. La première fondée sur la thèse de complot explique que Wayiribé aurait intimé l'ordre à Worogo d'égarer Ba Bemba et ses guerriers lors de la poursuite de Baraniéré N'golo et ses partisans le lendemain de son arrivée à Sordi. Or, la volonté de Wayiribé était de permettre une sortie honorable au vieux Péhé Yéo inconscient. Quoi qu'il en soit, Wayiribé et ses proches furent déportés à Sikasso. Quant à la seconde thèse, elle soutient que Ba Bemba voulait se servir de Wayiribé pour combattre les intrigues de ses parents au palais de Sikasso. Cela peut se comprendre mais les succès militaires de Ba Bemba à Sordi, Sinématiali et Felguessikaha lui avaient déjà permis de taire les oppositions à son accession au pouvoir.

<sup>6</sup> Devant la menace française, les deux conquérants, Ba Bemba et Samory Touré, finirent par prendre conscience de leur unité face à l'ennemi commun. La paix se concrétisa entre eux par l'instauration d'un commerce, Ba Bemba vendant des chevaux à l'Almany.

du 20 Octobre 1896 à l'arrestation de Samory Touré à N'Guélérou en 1898 dans l'ouest de la Côte d'Ivoire (Person, 1975, p. 1750). Désormais, libérées des jugs des Samoriens et du KénéDougou, les populations vivantes à l'intérieur des murailles de Sordi décident de regagner leurs sites originels. Sordi est abandonné et vidé progressivement de ses populations qui n'avaient plus à se réfugier à l'intérieur de ses murailles.

Dans ce contexte, les habitants de Kofiplé, Kassiongo, Niangbaraso, Natogo et Ouamélhoré retrouvent leur peuplement ancien abandonné du fait de la guerre. Aussi, certains rescapés de Niéllé prirent sur eux la décision de rebâtir leur village détruit en 1882. D'autres, par contre, préférèrent rester à Sordi. Ces mouvements de populations interviennent grâce au climat de sécurité et de paix qui régnait dans l'hinterland ivoirien. Ce constat n'échappa pas aux observations des Français, comme l'illustrent ces propos suivants :

(...) Aujourd'hui, l'état des esprits est satisfaisant, et les indigènes nous ont probablement quelque reconnaissance pour les bienfaits que nous leur avons apportés en les délivrant de leurs oppresseurs, en leur assurant la sécurité la plus absolue, peut-être même se rendent-ils compte que notre présence est gage de prospérité pour l'avenir de ce pays<sup>7</sup>.

En effet, les victoires des Français sur Ba Bemba et Samory Touré ont mis ainsi fin à leur différente hégémonie sur les peuples Sénoufo du nord de la Côte d'Ivoire. Profitant de ce climat sécuritaire, Fan Youh Yéo<sup>8</sup>, fils de Nionpéfan Yéo opte pour la recherche d'une nouvelle terre d'installation.

---

<sup>7</sup> ANCI : 4 EE 23 (5) Cercle de Kong, Correspondance départ 1900-1917.

<sup>8</sup> Nionpéfan Yéo a attribué, à la naissance de son fils, le nom de Fan Youh qui signifie en sénoufo "je n'ai pas volé le pouvoir". Il est courant pour le Sénoufo de donner des noms à ses enfants en fonction des circonstances qui ont précédé leur naissance ou existé après. Il s'agit de noms proverbiaux qui expriment les sentiments du père lors de la venue de l'enfant. Suite à la destruction de Niéllé par les guerriers du KénéDougou aidés des Sénoufo de Korhogo et de M'Bengué, Nionpéfan s'est imposé comme le nouveau chef des Tiembara de Niéllé en violation de la tradition sénoufo. Le contexte de guerre favorisait

## 2. La création de Diawala suite à la désertion des murailles de Sordi (1896-1898)

L'histoire de la création de Diawala est rapportée par le livre blanc de sa Mairie<sup>9</sup> en ces termes :

A l'origine, installé à Niéllé, le peuple sénoufo de Diawala appelé Tchébala, fuyant la guerre de Samory Touré s'est installé à Sordi. Là, une muraille dont les traces sont encore visibles, a été construite pour se protéger contre l'ennemi. Malheureusement, l'eau qui est source de vie n'étant pas en quantité suffisante à cet endroit pour satisfaire les besoins des populations. Le chef de village soucieux du bien-être de sa population décida de se déplacer à nouveau à la recherche de point d'eau. C'est ainsi qu'ils s'installèrent sur le site de la ville de Diawala. Dès l'occupation de ce site, le chef du village d'alors, Fanyou a demandé à sa population de cultiver du haricot autour du village car les feuilles et les grains étaient comestibles. Le haricot une fois en maturité, devenu sec et prêt à la récolte, le chef de village se trouva soulager et estima que la famine était terminée et il décida donc d'appeler son village "Diawala" qui signifie " haricot sec".

Ce long récit, vulgarisé par la chefferie de Diawala<sup>10</sup>, bien que laconique, renferme des éléments capitaux pour l'écriture de l'histoire des peuples sans écriture à l'image des Tiembara de Diawala. Cependant, des faits historiques permettent de révéler des contradictions et surtout de l'anachronisme. En effet, la localité de Sordi a été créée en 1883 non pour finir les guerres de l'Almany Samory Touré mais celle de Ba Bemba de Sikasso. Par ailleurs, le motif du départ de Fan Youh et de sa famille de Sordi n'est pas crédible. Les murailles de Sordi obéissent à une architecture militaire ingénieuse qui mettait les populations à l'abri du manque d'eau et de vivres. Ainsi, pour palier une telle situation

---

l'accession au pouvoir de guerrier intrépide et charismatique. C'est dans ce cadre qu'il baptisa son fils Fanh Youh comme pour dire à ses détracteurs qu'il n'est pas un usurpateur de pouvoir.

<sup>9</sup> Mairie de Diawala, 2013, *Livre blanc de Diawala*, p.4.

<sup>10</sup> Ouattara Zoumana, chef de village de Diawala, entretien du 08 Février 2017 à Diawala.

en cas de siège, Sordi disposait de deux rivières, "Tchewolkopa et Midjalogo" qui arrosaient abondamment ses terres.

La tradition de Sordi recoupée avec la thèse du professeur Yves Person, ne mentionnent à aucun moment une pénurie d'eau à l'intérieur des murailles de Sordi. Même le siège orchestré par les sofas de Samory Touré et des chefs sénoufo dont Péléforo Gbon Soro, n'a pas pu vaincre les habitants de cette citadelle. Voulant coûte que coûte s'emparer de Sordi, les Samoriens l'ont attaqué effectivement en Octobre puis Novembre 1893 sans succès. Cet échec montre que Sordi disposait de ressources suffisantes en eau et en aliments pour nourrir ses habitants. Il est vrai qu'une forte sécheresse secoua tout le nord de la Côte d'Ivoire en 1893 avec une épidémie de variole qui emporta le chef de Korhogo Zouakagnon Soro et trois de ses fils, Samaga, Fanatrè et Fokin (Person, 1975, p. 1567). Toutefois, des pluies torrentielles sont tombées l'année d'après, c'est-à-dire en 1894 provoquent le débordement des cours d'eau dans la région. En l'absence de sécheresse, les habitants de Sordi étaient donc à l'abri d'une pénurie d'eau et d'aliments à l'intérieur des murailles. Par contre, souligne Yves Person, les pluies furent cependant exceptionnellement faibles et tardives en 1898. La colonne de Kong allait souffrir de la soif tout au long de sa route (Person, 1975, p. 1985). 1898 fut une année exceptionnellement sèche, ceci corrobore l'argument défendu par la tradition orale pour justifier le départ de Fan Youh et de ses hommes de Sordi. En dehors de ce critère climatique, l'abandon de la forteresse répond plus à une injonction coloniale.

La colonisation française commence véritablement dans le nord de la Côte d'Ivoire avec la fin des guerres samoriennes (Kipré, 1987, p. 123). Les populations de la forteresse de Sordi étaient perçues comme des esclaves entre les mains de Samory qu'il fallait impérativement libérer. C'est ainsi que venant de Sikasso, les troupes françaises ont débarrassé l'hinterland ivoirien des Sofas de Samory Touré et accordé la liberté aux habitants de Sordi. Ayant consolidé leur autorité sur la région, les Français intiment



l'ordre aux réfugiés des murailles de Sordi de regagner leurs terres d'origine. Il leur fut demandé de reconstruire les anciens villages sur leur emplacement primitif<sup>11</sup>.

La crise entre les héritiers de Péhé Yéo, le fondateur de Sordi, Wayiribé Yéo et Baraniéré N'golo a engendré la mise sous tutelle de Sordi d'abord par Sikasso (1893-1896) puis ensuite par Samory Touré (1896-1898). La fin de ces deux tutelles offrait la liberté aux populations réfugiées à Sordi. Le départ de Fan Youh et de sa famille a été donc motivé par la volonté du nouveau maître de la région, les Français, la pénurie d'eau étant une cause secondaire.

Ordonné par les Français, Fan Youh et sa famille emprunte le chemin de la migration en se dirigeant vers le nord dans l'optique de retrouver l'ancien site de Niéllé, leur village d'origine. Malheureusement, Fan Youh est informé que Baraniéré N'golo Yéo est déjà en route pour reconstruire Niéllé à son emplacement initial. Réfugiés en territoire niarafolo depuis 1893, Baraniéré N'golo et ses partisans<sup>12</sup> sont aussi libérés du joug samorien par les troupes françaises. Comme souhaité par les Français, ils retrouvent l'espace originel de Niéllé qu'ils rebâtissent dans le courant de 1898. Descendants de Nionpéfan Yéo, Fan Youh a en mémoire que Baraniéré N'golo fut farouchement opposé à l'accession au pouvoir du successeur légitime de son père. Il était donc hors de question de renouer les liens avec Baraniéré N'golo qui les considèrent comme ses ennemis pour ne l'avoir pas soutenu

---

<sup>11</sup> ANCI : Colonie de la Côte d'Ivoire, 1905, Essai de monographie du cercle de Korhogo (région de Kong Côte d'Ivoire) par Maurice Delafosse, administrateur de 3e classe des colonies, p. II.

<sup>12</sup> Baraniéré N'Golo Yéo et ses hommes ont pris part aux côtés des Sofas aux guerres contre les Pallaka (1895 et 1896) et à la destruction de Kong le 18 Mai 1897. La présence française, matérialisée par l'érection du poste du Bandama à Longo, invite tous les réfugiés à retourner dans leur région d'origine. Dans ce contexte, Baraniéré N'golo et ses partisans regagnent le site de Niéllé abandonné depuis 1882 suite à sa destruction par les troupes du KénéDougou.

lors de la crise de succession. L'idée de regagner Niéllé est aussitôt abandonnée, il importe de rechercher une autre terre d'accueil.

Après des heures de marche, ils découvrent à cinq kilomètres de Sordi deux campements de culture, N'Djorovogo et Boundjavogo. Originaires de Lofélé, N'Djoro et Boudja Coulibaly ont créé leurs champs agricoles à quelques encablures de leur village. Après un à deux ans de cultures, ils bâtirent des cases d'habitations à proximité des champs. De campement (vogo), constitué d'une seule cellule familiale, le vogo devient un hameau qui demeure toujours une dépendance du village-mère (Coulibaly, 1978, p. 79), Lofélé<sup>13</sup>. Fan Youh est séduit par l'environnement de ce nouvel espace propice à l'agriculture. Il entreprend les démarches auprès du chef du village de Lofélé, Filatanan Coulibaly. Ce dernier accepta que Fan Youh et ses hommes s'installent sur ses terres. Selon la tradition, lors de cet accord, le chef de Lofélé aurait tenu les propos suivants : « j'accepte que vous vous installiez à Djawague »<sup>14</sup>. Autrement dit, j'acquiesce votre désir de vous établir sur la terre gravillonnaire. Connaissant parfaitement toutes les terres de sa région, le chef de Lofélé n'a fait qu'entériner le choix de Fan Youh en précisant la caractéristique géologique du site convoité<sup>15</sup>. Dans le cadre de ses fonctions de gérance du patrimoine ancestral commun, le *tarafolo* autorise l'exploitation de

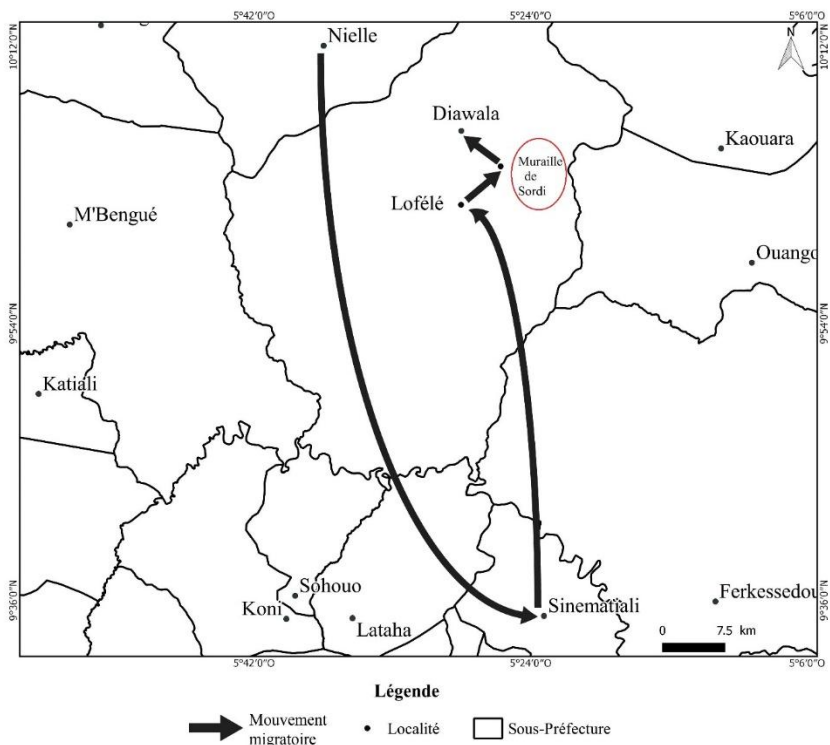
---

<sup>13</sup> Situé à 8 kilomètres au Sud de Diawala, Lofélé est dirigé par un chef de village qui joue également le rôle de chef de terre ou Tarafolo. Ses ancêtres ont été les premiers occupants de la région, ils ont donc signé un véritable pacte avec les Esprits de la terre. Un tel pacte, une telle alliance est dès lors indissoluble quoi qu'il arrive. La propriété foncière appartient à ses descendants qui disposent de droits absolus et exclusifs sur la terre.

<sup>14</sup> Zié Founquigué Coulibaly, chef du village de Lofélé, entretien du 08 Février 2017 à Diawala.

<sup>15</sup> En général, avertit Sinaly Coulibaly, d'après la structure superficielle ou de la couleur ou encore de sa couverture végétale, le paysan sénoufo se fait immédiatement une idée de la fertilité du sol, de sa vocation culturale, de la facilité ou de la difficulté de le labourer. Ainsi, les Tiembara de Korhogo désignent "Tadjaha", une terre gravillonnaire. Sinaly Coulibaly. (1978). *Le paysan sénoufo*, Abidjan : NEA, p.28.

la parcelle sollicitée en échange de sacrifices symboliques telle qu'une bûche de bois (Coulibaly, 1978, p. 115.). La carte ci-dessous présente depuis Niéllé les itinéraires des migrations qui ont abouti à la création de Diawala.



Conception: Dr M'BRAH K. Désiré

Réalisation: SREU Eric

### Carte n°1 : La création de Diawala à l'issue des migrations des habitants de Niéllé

En route pour Niéllé, Fan Youh découvre un site à mi-chemin entre Sordi et Niéllé. Il a à cœur de ne pas s'éloigner des terres ancestrales selon la décision des nouveaux maîtres du territoire, les Français. Les chefferies sénoufo n'opposèrent aucune résistance à cette volonté française, elles s'y soumettent dès 1898. Vu la division née de la crise politique de Sordi, la cohabitation avec le

groupe de Baraniéré N'golo serait très difficile, voire impossible. Par ailleurs, le guide Fan Youh était persuadé que les Français ne pouvaient pas se rendre compte qu'il s'agissait d'une nouvelle agglomération, en raison de leur méconnaissance du milieu. Avec l'accord du chef de terre de Lofèlé, il donna naissance à une nouvelle localité dans la région, *Djawague* devenue Diawala par le truchement des interprètes malinké auxquels les colons avaient recours. L'appellation de cette nouvelle localité porte en elle une réalité géographique qui a présidé à sa naissance. *Djawague* ou Diawala signifie donc la localité bâtie sur un sol couvert de gravillons<sup>16</sup>.

En Afrique noire, la toponymie éclaire bien souvent sur l'histoire du peuplement végétal (UNESCO, p. 85). Le site d'accueil bénéficie d'un relief peu accidenté et peu élevé. De petites rivières, qui tarissent pendant la saison sèche, et le *Lokpoho*, affluent du Bandama blanc, arrosent et fertilisent un sol qui, dans son ensemble, porte une végétation de savane arbustive très claire (Borremans, 1987, p. 206). Nonobstant, une terre riche en gravillons, le site d'accueil bénéficie d'une hydrographie importante qui suscite l'implantation de ces Sénoufo Tiembara. L'eau est le facteur principal qui a déterminé l'emplacement des villages, or, le nouveau site en regorgeait. Par ailleurs, les Sénoufo sont de rudes paysans, laborieux et rustiques qui ne rechignent point à cultiver une terre ingrate (Coulibaly, 1978, p. 54). Ceci pour dire que la caractéristique géologique du site d'accueil ne pouvait en aucun cas repousser Fan Youh et ses hommes.

Sous l'impulsion des Malinké appelés Dioula, Diawala est le nom retenu, suite à une idée mal rendue, par la colonisation française lors de la transcription phonétique de la nouvelle localité. Cette appellation, qui tire son origine de *Djawague* (lieu où abondent les gravillons), a été attribuée à cette agglomération par le chef de terre de Lofèlé dès sa création et non après celle-ci. Un village qu'on crée porte automatiquement soit le nom de son fondateur

---

<sup>16</sup> Djakaridja Ouattara, chef de canton de Diawala, entretien du 08 Février 2017 à Diawala.

soit un nom ayant présidé à sa création en se basant sur son histoire, sa physionomie ou autre. Ainsi, la signification d'"haricot sec" donnée à tort par des traditionnistes pose problème. Le haricot est une céréale qui constitue un aliment de soudure pour la plupart des Sénoufo. Cette plante est en effet cultivée sur de petites surfaces afin de diversifier les productions agricoles. Le Sénoufo Tiembara accorde plus d'importance à la culture du maïs, du mil, du sorgho et des arachides. De même, la patate, vulgarisée par les Samoriens dans l'hinterland ivoirien, est aussi appréciée pour sa croissance rapide (Person, 1975, p. 1789). Le haricot appelé "*diagala*" permet de s'alimenter de temps à autre, particulièrement en saison sèche.

La famine évoquée par le récit, ne paraît pas crédible car si les populations retranchées à Sordi y sont restées jusqu'en 1898, cela prouve qu'elles arrivaient à s'alimenter convenablement à l'intérieur des murailles. Une fois que la décision de chercher une nouvelle d'accueil fut prise, le groupe des migrants a pris les précautions pour se nourrir avant les récoltes des nouveaux champs de culture. Pour ce faire, il comptait sur le stock d'aliments emportés de Sordi. Après la migration de courte durée, Fan Youh et son groupe se sont contentés de cette provision en attendant les récoltes de leurs premières cultures. Parmi celles-ci, figure le maïs, l'aliment de base des Sénoufo Tiembara. Alors, comment comprendre que Fan Youh ait attribué le nom du haricot sec, *diawagala* à sa localité ?

Pour un non Sénoufo tel que le Dioula, la différence linguistique entre *Djawague* (terre gravillonnaire) et *Djawagala* (haricot sec) semble bien mince. De l'explication donnée par les habitants de Diawala, le Dioula a préféré retenir non sans moquerie la signification d'haricot pour désigner cette localité. Dans le fond, le Dioula a toujours considéré le Sénoufo comme un être crédule et naïf (Coulibaly, 1978, p. 55). De cet imaginaire injustifié, le Dioula se reconforte devant l'attribution du nom d'haricot à son

village par le Sénoufo de Diawala. L'influence du Dioula<sup>17</sup> dans la transcription du nom de la nouvelle localité transparaît dans les écrits de l'époque. Le plus souvent, pour désigner le village de Fan Youh, est employé le nom Diaoulla ou Diaouala (Répertoire des villages de la Côte d'Ivoire, 1955, p. 66). Raymond Borremans n'écrit pas autre chose dans son encyclopédie, Diawala ou Diaouala, sous-préfecture du département de Ferkessédougou (Borremans, 1987, p. 206).

Pour réfuter l'argument de la disette, une analyse du procédé agricole des Sénoufo s'impose. À ce propos, le Géographe Sinaly Coulibaly indique que :

La première année, on cultive l'igname, le maïs, le mil, le sorgho et le riz pluvial. La deuxième année, reviennent les mêmes plantes. De la troisième année à la septième année, maïs, mil, sorgho, haricot occupent les terres. Après 7 ans de culture, la parcelle était soumise autrefois à une longue jachère de près de 40 ans. (Coulibaly, 1961, p. 36)

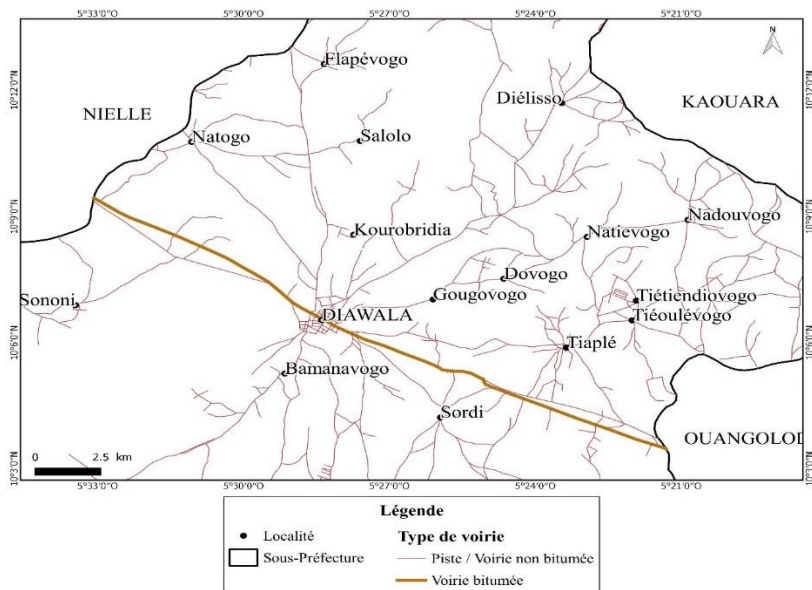
Le paysan sénoufo reconnaît l'infertilité de son champ à l'apparition de certaines mauvaises herbes qui étouffent les plantes cultivées (le chiendent, etc.). Le haricot et l'arachide sont des céréales reconnues pour être cultivées dans des terres peu fertiles. Aussi, les cultive-t-on de plus en plus au fur et à mesure de l'appauvrissement du sol (Coulibaly, p. 38). Selon le calendrier agricole sénoufo, dans le mois de juin, les semis du mil, du sorgho, des haricots hâtifs et des premières arachides se poursuivent. Or, l'arrestation de l'Almamy Samory Touré a eu lieu le 29 septembre 1898 à Guélérou par les troupes françaises dans l'ouest ivoirien

---

<sup>17</sup> La volonté de surmonter les barrières linguistiques dans la colonie ivoirienne à plusieurs ethnies oblige l'administration coloniale à y créer le métier d'interprète. Très tôt, le dioula est utilisé comme langue vernaculaire dans le nord de la Côte d'Ivoire car tous les interprètes affectés dans cette région comprennent ou apprennent le malinké. Julien N'Goran Kouadio, 2017, *L'étude d'un groupe social : les interprètes dans la colonie de Côte d'Ivoire de 1897 à 1955*, Abidjan, université Félix Houphouët Boigny, thèse de doctorat unique, pp. 50 et 74.

(Kaké, 1976, p. 31). À l'annonce de cette nouvelle, son lieutenant Kunadi-Kèlèbagba et ses Sofas désertent la forteresse de Sordi, abandonnant leurs sujets aux mains des Français. Le départ de Fan Youh et de ses hommes de la citadelle se situe au début du mois d'octobre 1898, au moment où pointe la saison sèche dans la région. Les pluies se raréfient, le vent sec et chaud de l'harmattan souffle. Le paysan ne laboure plus mais entretient ses champs en désherbant les mauvaises herbes.

Arrivés dans le nouveau site d'accueil en période de sécheresse, le chef Fan Youh et ses hommes s'activent à construire leurs cases pour leurs différentes familles. Le groupe des migrants était homogène parce que composé essentiellement des survivants de Niéllé réfugiés à Sordi. La crise intervenue à l'intérieur de la forteresse a scindé ces derniers en trois groupes distincts : le groupe de Wayiribé exilé à Sikasso, celui de Baraniéné N'Golo en exil chez les Niarafolo de Felguessikaha, et enfin celui de Fan Youh resté à Sordi. Il est plus plausible d'émettre l'hypothèse selon laquelle le groupe de Fan Youh comptait le plus gros effectif parmi les trois. Par ailleurs, des éléments nafara ont pu certainement rejoindre ce groupe après la débâcle de Sinématiali face à l'armée de Ba Bemba en 1984. Sans tomber dans le piège de la probabilité, le groupe qui essaime Diawala, pouvait être estimé en moyenne à une cinquantaine de personnes. La carte suivante présente Diawala avec les localités environnantes.



Conception: Dr M'BRAH K. Désiré

Réalisation: SREU Eric

### Carte n°2 : Diawala et son voisinage immédiat

La raréfaction des pluies à leur arrivée sur le site les oblige à veiller et à entretenir les cultures qu'ils avaient entamées dans les environs de Sordi pendant la saison pluvieuse. Les conditions climatiques ne permettaient guère la création de nouveaux champs de culture. En revanche, d'autres activités de survie s'offraient à eux, à savoir la chasse, la pêche et la cueillette qui leur procuraient une somme de nourriture complémentaire en attendant les récoltes des champs abandonnés à Sordi. Dans ces conditions, Fan Youh n'a pas pu donner l'ordre à sa population de semer des haricots dans son village, sachant que les semailles de cette culture ne devaient être exécutées qu'en début des pluies. Il n'a pas attendu non plus la fin de la récolte pour attribuer un nom à son village qui logiquement devait s'appeler Fanyoukaha c'est-à-dire le village de Fan Youh. Ce nom n'a pas été retenu parce que le *tarafolo* de Lofèlè a baptisé le nouveau village "Djawague" (le village bâti sur un site gravillonnaire) en tenant compte de sa



pédologie. Le sol est constitué de sable et de gravier fin. Il ne s'agit guère d'une terre pauvre mais fertile et propice à une agriculture variée.

Outre le caractère caillouteux du sol, il est possible d'avancer que le nom de la localité de Fan Youh tire son origine aussi d'une comparaison. Autrefois, réfugiées au sein des murailles de Sordi, Fan Youh et ses hommes sont contraints de s'installer sur un sol qui ne dispose plus d'un "tata". Prenant en compte ces différents lieux d'habitation, le chef de Lofélé a sans doute ironisé en disant qu'ils se sont établis sur un sol dur. Autrement dit, ils ont abandonné un rempart pour un espace ouvert matérialisé par le sol gravillonnaire. Diawala ou *Djawague* se construit tandis que des descendants de Wayiribé exilés à Sikasso, font leur retour en Côte d'Ivoire.

### **3. De Sikasso à Diawala : le retour d'exil des descendants de Wayiribé pour l'agrandissement du peuplement (1898-1899)**

Fils du chef défunt de Sordi, Fan Youh créé son village non loin des murailles en octobre 1898. Ses hommes s'attèlent dès la saison pluvieuse de 1899 à mettre en valeur les nouvelles terres accordées par le *tarafolo* de Lofélé. Le village s'agrandit au fur et à mesure grâce aux différentes naissances. À quelques kilomètres de là, précisément à Sikasso, des hommes cherchent à retrouver les leurs qu'ils ont perdus de vue depuis 1893. La crise de succession à Sordi avait opposé le successeur légitime Wayiribé Yéo au guerrier étranger Baraniéné N'Golo. Appelé en médiateur, le roi du Kénédogou, Ba Bemba avait pris fait et cause pour Wayiribé. Mécontents, Baraniéné N'Golo et ses partisans avaient trouvé refuge chez les Niarafolo de Felguessikaha. Ba Bemba et ses troupes déclarèrent la guerre à Felguessikaha qui fut détruit en 1894 (Person, 1975, p. 1563). Mais contre toute attente, le souverain du Kénédogou accusa Wayiribé de complot et le déporta à Sikasso. Yves Person nous fournit des informations sur le passage du guerrier tiembara au royaume du Kénédogou.

Vers la fin de 1894, Wayirimé sera autorisé à quitter la capitale mais il n'osera pas revenir à Sördi, menacé par les Samoriens. Il

s'installa alors sur la frontière orientale du Kénédugu où les Sénoufo Kulélé (ouest de Banfora) lui concéderont des terres. Il y construira Wayirimébugu où vivent toujours ses descendants. (Person, 1975, p. 1612)

Par la volonté du roi Ba Bemba, Wayiribé Yéo<sup>18</sup> a séjourné à Sikasso, la capitale du royaume du Kénéduougou. Le départ du guerrier tiembara vers Sikasso est à situer vers juin- juillet 1893. Pendant ce laps de temps, le successeur de Tiéba Traoré continuait à écraser toute résistance en pays sénoufo à son hégémonie. Ba Bemba remporta les guerres contre les Niarafolo qui ont offert l'asile à Baraniéné N'Golo et ses hommes, et les Nafara de Sinématiali qui avaient tenu en échec son prédécesseur. Le soulèvement des Sénoufo Minianka au sud-est de son royaume oblige le Fama à regagner précipitamment sa capitale dans le courant de janvier 1894 (Person, 1975, p. 1565). La déportation de Wayiribé Yéo à Sikasso en l'absence de Ba Bemba permet de soutenir l'hypothèse selon laquelle le souverain lui aurait confié la mission de veiller sur son pouvoir. Ba Bemba s'est donc servi de Wayiribé pour juguler les intrigues de ses parents au palais en son absence. Mais les succès militaires de Ba Bemba à Sordi, Sinématiali et Felguessikaha lui avaient permis de taire les oppositions à son accession au pouvoir.

Par conséquent, Wayiribé n'eut pas grand-chose à faire à Sikasso si ce n'est que sa présence fut dissuasive. Il est cependant curieux de lire que vers la fin de 1894, Ba Bemba ait libéré Wayiribé de toute obligation. Plus curieux encore, est le fait que le Tiembara n'est pas pu regagner Sordi en 1895. En effet, la forteresse était à cette période sous la domination de Sikasso et cela jusqu'en octobre 1896. Ba Bemba n'aurait pas accordé la liberté à Wayiribé après son retour à Sikasso. Bien au contraire, il avait besoin de main forte pour taire les soulèvements des Minianka dans son royaume qu'il devait également protéger de la menace samorienne. Cette hypothèse selon laquelle Wayiribé n'aurait

---

<sup>18</sup> Le professeur Ouattara Tiona Ferdinand désigne ce personnage par l'orthographe "Ouayirimè".

jamais regagné Sordi, soutenue par un traditionniste paraît plus plausible<sup>19</sup>.

Le guerrier tiembara est resté avec les membres de sa famille qui l'ont accompagné aux côtés du souverain du Kéné Dougou qu'il a servi jusqu'à l'attaque française. Bénéficiant de l'estime de Ba Bemba, Wayiribé a obtenu une portion de terre dans les environs de Sikasso pour s'y établir avec les membres de sa famille. Ce sont les Sénoufo Kulélé, l'un des trois sous-groupes sénoufo de l'actuel Burkina-Faso<sup>20</sup> qui lui ont accordé une de leurs terres, à la frontière orientale du royaume du Kéné Dougou. Cela se comprend dans la mesure où le roi de Sikasso ne voulait pas que son hôte Wayiribé, d'origine sénoufo, soit dépaysé dans son royaume. Il l'a donc fait installer parmi les Sénoufo de son territoire acquis à sa cause, les Kulélé, contrairement aux réfractaires Sénoufo Minianka. La cohabitation linguistique entre Wayiribé et les Sénoufo Kulélé était censée faciliter l'intégration de ce dernier dans le royaume du Kéné Dougou. Considéré comme un valeureux guerrier, il est de coutume de récompenser de tels guerriers par des chevaux, des armes, des vêtements et des terres mises en valeur pour eux par des esclaves. C'est le traditionnel principe du culte du "Tyéfariya" c'est-à-dire la bravoure en langue malinké (Ekanza, 1987, p. 48) qui explique l'avènement du village dénommé Wayiribédougou<sup>21</sup> dans le Kéné Dougou. La création de Wayiribédougou doit se situer en 1895, année de retour de Ba Bemba à Sikasso après

---

<sup>19</sup> Djakaridja Ouattara, chef de canton de Diawala, entretien du 08 Février 2017 à Diawala.

<sup>20</sup> Au Burkina-Faso, trois sous-groupes sénoufo existent : les Kulélé, les Nanerge et les Tagba. Le pays sénoufo au "pays des hommes intègres" commence à partir de la ville de Sindou, située à cinquante kilomètres de Banfora, s'étend à l'ouest jusqu'à Orodara, et se limite à la frontière du Mali à soixante-deux kilomètres de Sindou et à la frontière de la Côte d'Ivoire à cinquante kilomètres au sud.

<sup>21</sup> Aujourd'hui, le village Wayiribédougou demeure un quartier de Sikasso dans le Mali actuel. Il y est plus connu sous le nom Wayerma sans doute du fait de l'influence du parler des Kulélé.

avoir guerroyé dans le nord de la Côte d'Ivoire. Au côté du souverain, Wayiribé participe à la guerre de pacification des Sénoufo Minianka.

Malheureusement, en janvier 1898, le gouverneur du Soudan, le lieutenant-colonel Audéoud apprend avec mécontentement que Ba Bemba et Samory Touré entretiennent des relations politiques cordiales<sup>22</sup>. En fin février, sous les ordres du capitaine Morisson, une mission est envoyée auprès du fama. L'accueil est hostile. Les Français considèrent cette hostilité comme un *casus belli*. Ils décident alors de briser l'orgueil du "roi nègre", une colonne forte de 1500 hommes partit de Bamako sous le commandement d'Audéoud, assisté de son chef d'état-major, le commandant Pineau. Après quatorze combats et quinze jours de siège, l'assaut est donné le 1<sup>er</sup> mai 1898. La résistance est acharnée pour la défense du tata : Ba Bemba se fait tuer avec ses frères et 200 sofas de sa garde héroïque (Kaké, 1976, p. 26). Face à la puissance de l'armée française, le dernier roi du Kéné Dougou a préféré se donner la mort plutôt que d'assister à l'entrée de celle-ci dans Sikasso. Pour avoir participé à ce combat, Wayiribé y a également trouvé la mort<sup>23</sup>. La chute de la forteresse de Sikasso suscite des déplacements des populations, comme le souligne l'historien africaniste : « les anciens habitants, libérés par la chute de Sikasso, rentraient pourtant déjà et commençaient à relever leurs anciens villages » (Person, 1975, p. 1987). Le commandant Pineau, en route pour le nord ivoirien, demande aux différentes populations de regagner leur territoire d'origine. Par cette décision, les Français apparaissent comme des libérateurs aux yeux des populations. Cependant, l'objectif poursuivi par les

---

<sup>22</sup> Les deux adversaires d'antan avaient fini par comprendre qu'ils avaient un ennemi commun, les Français. Ils décidèrent alors de taire leur divergence afin de lutter contre ces envahisseurs étrangers. Ce changement de politique explique pourquoi Ba Bemba a rétrocedé les murailles de Sordi à Samory Touré en 1896.

<sup>23</sup> Djakaridja Ouattara, chef de canton de Diawala, entretien du 09 Avril 2018 à Diawala.

Français était de disposer à loisir de main d'œuvre servile pour exploiter économiquement leurs différentes colonies.

Dans ce nouveau contexte politique, les descendants de Wayiribé, libérés par la chute de Sikasso, sont invités à rejoindre leur terre d'origine, c'est-à-dire Sordi dans l'actuelle Côte d'Ivoire. Toutefois, la situation sécuritaire du nord ivoirien n'est pas encore stable pour favoriser leur départ de Wayiribédougou. Des garnisons samoriennes, comme celle Kunadi-Kèlèbagha à Sordi, occupaient le pays sénoufo. En gardant le contrôle sur le nord ivoirien, Samory se servait des populations sénoufo pour constituer une zone tampon entre lui et les troupes françaises. Par ailleurs, cette région était un grenier pour l'Almamy qui recevait régulièrement des approvisionnements en vivres pour nourrir son armée<sup>24</sup>. Samory était ainsi rassuré d'être débarrassé de la crainte d'une disette de son armée.

À l'annonce de la chute des murailles de Sikasso, là où les troupes samoriennes avaient échoué auparavant, Samory et ses hommes comprirent que désormais rien ne pouvait freiner l'avancée des Français vers eux. L'Almamy installé dans ses nouvelles fortifications de Boribana sur la rive orientale du fleuve Bandama au confluent de la rivière Nafonon, ordonna à toutes ses troupes de battre en retraite vers sa terre natale de Bissandougou. Les Français avaient donc loisir de s'y installer et d'encourager le retour des exilés. Afin de prévenir un éventuel retour des Sofas, le commandant Pineau installe en juin 1898 le poste du Bandama dans la région de Korhogo où il reçoit la soumission des chefs sénoufo conduits par Gbon Coulibaly. La gestion du nouveau poste est confiée au lieutenant Cotten (Kipré, 1985, p. 122). L'arrestation de Samory Touré en septembre engendre l'abandon de Sordi par son lieutenant Kunadi-Kélébaga qui campait encore au nord. Ce départ met totalement fin à la présence samorienne

---

<sup>24</sup> Sur l'initiative de Péléforo Gbon Coulibaly, chef de Korhogo, une grande délégation des chefs sénoufo était allée présenter leur soumission au début du mois d'Août 1894 à Samory Touré. La délégation conduite par Kassoum et Baségère, alla boire le "dêguê" devant le lieutenant Bilali à Kouto.

dans le nord de la Côte d'Ivoire, et ouvre ainsi la période de domination française sur cette zone.

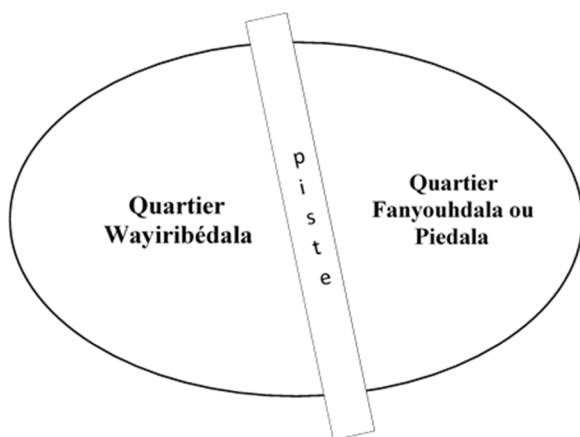
Profitant de cette accalmie, le fils aîné de Wayiribé, Pebaragnana Yéo et les membres de sa famille envisagent leur descente vers l'arrière-pays ivoirien. Ils apprennent par l'entremise des Français que Niéllé a été rebâtie par leurs frères. Il n'est plus question de rester à Sikasso séparés de ses frères et sœurs depuis 1893. La cellule de base de la société sénoufo est le "narigbag" qui a pour fondement la consanguinité. Il englobe tous les descendants d'une ancêtre commune (Coulibaly, 1978, p. 122). Ce lien de sang appelle nécessairement à vivre ensemble avec tous les membres du "narigbag" sur un même sol. Cet attachement au terroir motive la migration des descendants de Wayiribé de Sikasso à Niéllé. Durant le voyage, ils marquent une escale à Tcholakaha, village situé au sud du Burkina-Faso actuel en territoire sénoufo<sup>25</sup>. L'on ignore la durée de leur arrêt dans cette localité. Quoi qu'il en soit, Pebaragnana et ses frères ont pu se reposer et reprendre des forces en vue de continuer leur voyage.

Ils parviennent entre novembre et décembre 1898 à Niéllé reconstruite par Baraniéné N'Golo, le nouveau chef de la localité. Ce dernier les accueille et leur offre son hospitalité. Compte tenu de la crise qui l'a opposé à leur père Wayiribé, Baraniéné N'Golo n'a aucunement l'intention de les garder à Niéllé. Il craint que les descendants de ce dernier ne remettent en question sa légitimité à la tête de la chefferie de Niéllé. En bon stratège, Baraniéné N'Golo informe ses hôtes que leurs frères sont désormais installés dans le village de Diawala. Heureux de cette nouvelle, Pebaragnana et son groupe décident alors de les rejoindre. Ils sont accueillis en liesse par le chef de Diawala Fan Youh et sa population avant la fin de 1898. Ainsi, après 5 ans d'exil (juillet 1893- décembre 1898), les descendants de Wayiribé ont retrouvé les membres de leur "narigbag" à Diawala.

---

<sup>25</sup> Tahirou Ouattara, chef des ressortissants de Diawala à Ferké, entretien réalisé en 2007 à Ferkessédougou, et Djakaridja Ouattara, chef de canton de Diawala, entretien de Février 2017.

Nionpéfan était l'oncle de Wayiribé, il était par conséquent le responsable du "narigbag". À sa mort, Wayiribé, son neveu, devenait le responsable du "narigbag", ce qui fait de lui non pas le cousin mais le père traditionnel de Fan Youh, fils de Nionpéfan. Dès lors, le fils biologique de Wayiribé, Pebaragnana est le frère de Fan Youh selon la coutume sénoufo. Construite par les enfants de Nionpéfan, Diawala enregistre l'arrivée de la descendance de Wayiribé. La nouvelle localité s'agrandit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, suite au rassemblement de ces deux familles du même "narigbag". La jeune localité compte deux grands quartiers que sont "Fanyouhdala" habité par Fan Youh et ses hommes, d'une part et d'autre part, "Wayiribédala", occupé par Pebaragnana et sa famille. La nouvelle configuration spatiale de Diawala est décrite par la figure ci-dessous.



Conception et réalisation : L'auteur

**Figure 1. Occupation spatiale de Diawala**

## Conclusion

Dans le nord de la Côte d'Ivoire, les guerres du royaume du Kéné Dougou, conduites par Ba Bemba de 1893 à 1894, bouleversent le peuplement ancien des peuples sénoufo. La création de la forteresse de Sordi provoque le regroupement des

différentes localités de la région. Occupées par les troupes du Kéné Dougou, les murailles de Sordi passent aux mains des Sofas de Samory Touré suite à un accord tacite entre les deux conquérants soudanais. L'arrestation de l'almamy en septembre 1898 libère la forteresse de sa domination. Les Français, nouveaux maîtres de la Côte d'Ivoire, ordonnent aux populations de Sordi de regagner leur territoire initial. Guidé par Fanh Youh, les Tiembara entament une migration censée les conduire à Niéllé en vue de sa reconstruction. Malheureusement, en route, ils apprennent que Baraniéné N'Golo et ses hommes sont déjà installés sur le site de Niéllé.

Craignant une cohabitation difficile avec ce groupe, Fanh Youh et ses hommes procèdent à la création d'une nouvelle localité à mi-chemin entre Sordi et Niéllé. Leur nouveau village est baptisé Djawague c'est-à-dire la localité bâtie sur une terre gravillonnaire par le chef de terre de Lofèlè qui leur a attribué le site. Djawague en langue sénoufo finit par être transcrit Diawala par le biais des interprètes dioula au service des colons français. Né dans le contexte colonial, Diawala connaît un nouveau peuplement suite à l'accueil des descendants de Wayiribé qui ont été également sonnés pas les Français de rejoindre leur localité d'origine. C'est dans ce contexte que la colonisation française s'apprête à administrer l'hinterland ivoirien en vue de son exploitation économique.

### Références bibliographiques

COULIBALY S. (1961). Les Paysans sénoufo de Korhogo (Côte d'Ivoire). *Cahiers d'Outre-Mer*, n° 53, 26-59.

COULIBALY S. (1978). *Le Paysan sénoufo*. Abidjan-Dakar : NEA, 245 p.

EKANZA, S. P. (1987). *Mémorial de la Côte d'Ivoire*, Tome 4, *Les Grandes Figures Ivoiriennes*, Abidjan : Editions Ami, 140 p.



KAKE, I. B. (1976). *Mémoire d'Afrique, Les Batailles Célèbres*, Paris : ABC/NEA, p. 45.

KIPRE, P. (1985). *Villes de Côte d'Ivoire 1893-1940*, Abidjan-Dakar-Lomé : NEA, 238 p.

KIPRE, P. (1987). *Mémorial de la Côte d'Ivoire, Tome 2, La Côte d'Ivoire coloniale*, Abidjan : Ami, 303 p.

KOUADIO N. J. (2017). *L'étude d'un groupe social : les interprètes dans la colonie de Côte d'Ivoire de 1897 à 1955*, Abidjan : université Félix Houphouët Boigny, thèse de doctorat unique sous la direction de ALLOU Kouamé René, 462 p.

MAIRIE DE DIAWALA. (2013). *Livre blanc de Diawala*, 16 p.

M'BRAH, D. K. (2018). Histoire d'une localité du Nord de la Côte d'Ivoire : Niellé ou la cité des cloches XVIIIe-XIX siècles. *Les cahiers congolais d'anthropologie et d'histoire*, n°19, 298-313.

OUATTARA, F. T. (1991). *Tradition Orale, initiation et histoire: la société sénoufo et sa conscience du passé*. Paris : Université de Paris, Panthéon Sorbonne, Thèse pour le doctorat d'Etat ès lettres et sciences humaines (histoire) sous la direction de DEVISSE Jean, 3 volumes, 979 p.

PERSON, Y. (1975). *Samori, Une révolution dyula*. Dakar : IFAN, tome 3, n°89, 1272-2377.

### **Sources orales**

1-COULIBALY Zié Founquigué, chef du village de Lofèlé, né en 1940 à Diaoulla.

2-OUATTARA Djakaridja, chef de canton de Diawala, né en 1941 à Diaoulla.

3-OUATTARA Tahirou, Représentant du chef de canton à Ferké, né en 1942 à Diaoulla.

4-OUATTARA Zoumana, chef de village de Diawala, né en 1927 à Diawala.

### **Sources d'archives**

ANCI : 4 EE 23 (5) Cercle de Kong, Correspondance départ 1900-1917.

ANCI : Colonie de la Côte d'Ivoire, 1905, Essai de monographie du cercle de Korhogo (région de Kong Côte d'Ivoire) par Maurice DELAFOSSE, administrateur de 3e classe des colonies, p. II.